

Girault Y., Debart C. « Le musée forum un difficile consensus. L'exemple du Muséum National d'Histoire Naturelle. Quaderni No 46, La science dans la cité , 147-162, 178p.

=====
Introduction

Dans un article très engagé H len Marzolf, qui dirige la Dunlop Art Gallery de Regina, défend le point de vue suivant : « Les musées n'ont pas à jouer la carte du confort. Ils sont au contraire un forum public où les questions ayant un impact sur leurs publics peuvent être r solvues. On peut à bon escient les voir comme des agents de changement, c'est-à-dire comme des endroits où toute question culturelle brûlante - guerre des sexes, revendications gay et lesbiennes, races, critiques de l'écriture, statut national - peut être définie, discutée, remise en question et rendue accessible. Quand les musées se d roben, quand ils refusent de fournir leur service essentiel, ils abdiquent leur identité et leur utilité ». Alors que l'analyse d'H len Marzolf se base sur les musées d'art, on peut à juste titre se demander si ce point de vue est transposable aux musées de sciences. Toute question scientifique brûlante doit-elle y être présentée ? Nous tenterons dans cet article de répondre à cette interrogation dans le cadre précis du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris et dans le contexte de la médiation des questions environnementales. Jusqu'à présent, et même s'il a toujours existé une commission en charge des enseignements et/ou de la diffusion des connaissances qui a notamment pour mission d'arrêter la programmation des expositions temporaires, aucun document officiel ne précise quelle est la politique de l'établissement en la matière. Dans la perspective de mieux comprendre la dynamique de conception des grandes expositions temporaires, nous nous sommes donc adressés, dans une étude préalable, aux commissaires scientifiques des principales expositions temporaires de notre établissement. La rareté des expositions qui mettent en scène des théories controversées apparaît clairement dans ces entretiens La majorité des commissaires scientifiques est persuadée de la nécessité de mettre en scène des théories controversées : « *il faut insister sur le problème de la discussion en cours. Il ne faut surtout pas présenter les résultats scientifiques comme définitifs* » ; « *Il serait souhaitable de présenter quelques idées qui sont remises en cause pour donner à la recherche l'image dynamique qu'elle devrait avoir* ». Et pourtant cela n'est jamais fait. C'est pourquoi nous pensons qu'il nous faut r -interroger nos pratiques culturelles.

Roland Arpin, qui a créé le Musée de civilisation à Québec le dit (1999) : « Qu'il le veuille ou qu'il s'en défende, le musée est un acteur social. Comment participer le plus efficacement à la Cité, à la politique ? Telle est au fond la question que chacun pour lui-même devra se poser ».

Si à l'instar de Jurgen Habermas (1992) repris par Rasse (1999), nous pensons que l'institution muséale ne doit pas exclusivement être axée vers une politique de transfert de connaissances, mais qu'elle peut également jouer le rôle d'un espace public local, qu'en est-il sur le terrain ? Comment faire prendre conscience, souligne Jean-Marc Levy-Leblond (1996) que contrairement à un cliché répandu, la science n'est pas cumulative, c'est-à-dire que le savoir scientifique et les résultats actuels de la recherche ne sont pas le fruit d'un progrès linéaire ? Il semblerait à priori que notre situation, au cœur même d'un organisme de recherche, nous place en situation privilégiée pour présenter les controverses, les débats qui existent au sein de la communauté scientifique. Considérant l'environnement comme des préoccupations sociales, caractérisées par des conflits d'usages et de représentations, ce type de présentation constitue à nos yeux un préalable indispensable pour instaurer, chez les visiteurs, un esprit critique et tendre vers une approche complexe des questions environnementales ?

Tout d'abord nous montrerons comment les commissaires scientifiques ont tendance à rechercher le consensus de leurs pairs, ce qui signifie plus clairement qu'ils refusent le plus souvent de traiter des questions qui sont en débat dans la communauté scientifique. Nous essaierons par la suite de mieux comprendre pourquoi, malgré de nombreuses déclarations d'intentions des principaux chercheurs du Muséum, cet établissement ne parvient pas (ou très exceptionnellement) à être un lieu privilégié de débats sur les rapports science/société. Cet aspect, qui n'apparaît pas dans les objectifs du Muséum, nous semble cependant aujourd'hui indispensable. Enfin nous analyserons quelques tentatives réalisées depuis 1994 pour engager une interactivité ou un débat avec les visiteurs.

Au plan Méthodologie, Nous avons pour objectif de diagnostiquer les représentations sociales des commissaires scientifiques et muséologiques ayant participé à l'élaboration d'expositions relatives à des questions environnementales, ou pouvant être amené à le faire, de par la nature de leurs recherches et de leurs activités.

Cette analyse a été réalisée à partir de 19 entretiens¹ et de 19 interviews filmées². Pour préserver l'anonymat des personnes interrogées, mais garder la trace de leurs fonctions ou du type de leurs recherches, nous avons caractérisé les propos des personnes par leur activité : ethnobiologie, écologie, naturaliste (zoologie, botanique etc.), muséologue (scientifiques ayant pour principale activité la diffusion des connaissances auprès des publics : muséologues, pédagogues, responsable de galeries etc.). L'échantillon est constitué de 5 ethnobiologistes, 5 écologues, 13 naturalistes, et 9 muséologues.

2. Les représentations sociales sur la nature et l'environnement au sein du Muséum

Dans le cadre des évaluations formatives effectuées pour la création de la Grande Galerie de l'Evolution, Peignoux et Galangaut-Quérat (2000) ont notamment souhaité vérifier le principe d'acquisition de la notion de milieu : « au sein du vocabulaire scientifique, s'il est un terme polysémique, c'est bien celui de milieu. Et pourtant cette notion est essentielle à l'appréhension du discours dans la GGE en général et dans l'acte III en particulier. Pour en cerner les représentations principales, deux questions sont posées : la première porte sur la définition scientifique du milieu... ». Il est curieux de constater que d'une part ces auteurs admettent la polysémie du mot milieu, et qu'ils veulent d'autre part en donner une définition scientifique. De quelle définition s'agit-il ? Qui en définit le statut de scientificité alors même que nous savons à l'instar d'Abric (1988) que la représentation sociale « apparaît comme une vision fonctionnelle et normative permettant à l'individu de donner un sens à ses conduites, de comprendre la réalité au travers de son propre système de référence et de développer une activité d'assimilation et d'appropriation de la réalité ». Ainsi, au sein de la communauté des chercheurs du Muséum, nous avons voulu savoir s'il pouvait exister une identité suffisamment forte induisant un système de référence capable de fédérer ces représentations sociales, ou si a contrario le clivage s'effectuait sur des approches conceptuelles et donc disciplinaires.

¹ Ces entretiens ont été réalisés par Cécile Debart et Maria Isabel Orellana dans le cadre de leurs recherches doctorales.

² Fim réalisé par JP Baux et M.F. Deligne du Service Audiovisuel du Muséum National d'Histoire Naturelle.

En fait comme nous allons l'illustrer dans les lignes qui suivent, notre analyse montre l'importance des ruptures sous-jacentes qui révèlent deux grands systèmes de référence par rapport à la notion d'environnement. Une première définition de l'environnement est sans nul doute en rapport avec un espace physique : « *l'environnement c'est tout ce qui nous entoure* » ; « *l'environnement, c'est les écosystèmes* » :

Naturaliste 6 : *le Muséum n'a pas une vision unique : parce que vous avez des gens d'écologie tropicale, ce sont des gens qui ont une vision de l'écologie très différente d'une vision de l'écologie des bassins versants en Bretagne. Les problèmes ne sont pas de même nature. (...) Vous avez autant de visions qu'il y a de personnes sur une même définition. Et c'est normal, ça fait partie de cette notion d'environnement.*

Si les naturalistes privilégient le plus souvent la notion d'espace physique, tous les chercheurs en sciences humaines retiennent pour leur part la notion de construit social :

Ethnobiologiste 5 : *c'est à la fois l'espace tel qu'un géographe peut le définir, c'est à la fois un support, un produit et un enjeu de rapports sociaux. Donc c'est un construit.*

Mais alors la question se pose de savoir comment prendre en compte les savoirs empiriques, vernaculaires, traditionnels, y compris au sein des expositions ?

Ethnobiologiste 3 : *il faut s'appuyer systématiquement sur la dualité des savoirs : d'un côté les savoirs scientifiques et de l'autre les savoirs vernaculaires. C'est-à-dire montrer que les uns sont aussi légitimes que les autres et (...) qu'une bonne manière de prendre conscience des problèmes de déséquilibres de la nature consiste à jouer sur cette relativité des connaissances et cette diversité des systèmes de connaissances, sans écraser doctement les publics sous une connaissance qui viendrait de haut et qui serait parachutée pour descendre sur le menu peuple des villes et des campagnes. Alors là, je pense que le Muséum a un sacré chemin à parcourir.*

Nous pouvons également noter des conflits de représentations sociales sur le concept même de nature. Un certain nombre de naturalistes (5 sur 13) et une personne issue de sciences sociales pensent que la nature, c'est la nature vierge, sans l'homme :

Naturaliste 11 : *je vois tout un ensemble d'écosystèmes, plutôt avec peu d'hommes ou sans hommes.*

La dialectique Nature-Culture recouvre généralement la plupart des conflits entre naturalistes d'un côté et une majorité de muséologues ou ethnobiologistes de l'autre. Entre ces deux extrêmes co-existent différentes manières d'aborder les questions environnementales. Tout naturellement, nous retrouvons ces représentations sociales dans le cadre même des propositions de rénovation de la Grande Galerie de l'Evolution. En effet, un groupe de travail dirigé par A. Foucault proposait en 1986 une section consacrée aux relations entre l'Homme et la Nature. « L'engagement de l'institution franchit une étape décisive pour la présentation des problèmes environnementaux, mais toujours selon une vision dramatique et dans la ligne de pensée des naturalistes protecteurs de la nature » (Blandin, Galangau-Quérat, 2000). En réalité ce projet va évoluer et en 1987, un nouveau groupe de travail qui inclut des spécialistes de sciences humaines, propose de nouveaux développements pour la section traitant des relations Homme/Nature. « Dès lors, plus aucun document ne fera référence à une opposition entre l'Homme et la Nature. Faut-il y voir un nouvel équilibre entre les groupes disciplinaires au sein de l'établissement, les sciences humaines prenant ici le pas sur l'approche traditionnelle des naturalistes protecteurs de la nature ? » (Blandin, Galangau-Quérat, 2000). En réalité, cet équilibre ne sera pas entièrement réalisé : les rapports nature-culture tels qu'ils sont présentés au sein de l'exposition sont bien en-deça de la nature des conflits mis en évidence au sein de la communauté scientifique du Muséum. Il apparaît ainsi que la « volonté de sensibiliser à la question plus large des rapports Homme-Nature et à la diversité culturelle qui les sous-tend pour engager les visiteurs vers une réflexion d'ordre éthique » (Blandin, Galangau-Quérat, 2000) s'affirme peu à peu dans les discours de certains muséologues même si dans les expositions, elle reste le plus souvent discrète.

Ainsi, le Muséum propose en 2001 une exposition « Rhinosurvie » sur la menace d'extinction du rhinocéros noir qui présente de manière consensuelle les raisons et les objectifs du plan de sauvetage de cette espèce. Cependant, après son inauguration et sur le réseau intranet de l'établissement, une ethnobiologiste regrettaient amèrement que l'exposition ne considère pas suffisamment les peuples concernés, alors même que la culture de ces peuples s'avère également menacée. La question qui nous préoccupe est donc de comprendre pourquoi le plus souvent nos expositions présentent une approche consensuelle alors qu'au sein même de notre institution il y a débat, et que la coexistence de ces deux grands courants de pensée (naturaliste et sciences humaines) est l'une des grandes originalités du Muséum qui concoure à sa propre identité.

Pourquoi par exemple, l'exposition « Rhinosurvie » ne précise t-elle pas de manière plus explicite qu'elle ne constitue qu'une vision de la question et qu'il existe par ailleurs d'autres approches ? Quelles sont donc les réticences des scientifiques et des muséologues à présenter des débats qui de fait existent au sein même de la communauté scientifique ?

3. Pour ou contre un musée citoyen ?

L'étude des entretiens met en évidence deux positions qui s'affrontent. Certains souhaiteraient une mise en scène des controverses qui animent le débat entre scientifiques, pour d'autre ces conflits n'ont pas lieu d'être présentés explicitement aux publics. Une analyse plus fine des positions de ces derniers nous amène à penser qu'ils s'inscrivent dans deux approches de l'Education à l'Environnement - interprétative et positiviste - déterminées par Robottom et Hart (1993).

Les tenants de l'approche interprétative ne cherchent pas à montrer les conflits puisqu'ils visent au développement d'un rapport étroit et d'une empathie pour l'environnement qui ne sont pas fondés sur des connaissances scientifiques mais sur une interaction avec les objets ; en clair il s'agit « d'aimer pour respecter » :

Naturaliste 6 (E) : j'ai besoin d'avoir une exposition qui m'explique et qui me montre la beauté des choses et pas une exposition qui m'explique que tout va mal. C'est un message simple à faire passer. A la Grande Galerie, le message qui passe, c'est : la nature, c'est beau. (...) Et quand vous voyez dans la nature un éléphant, une gazelle (...), c'est pas parce que c'est intéressant de conserver une gazelle, parce que les gazelles font partie de la chaîne alimentaire, s'il n'y a plus de gazelles, y a plus de lions, s'il n'y a plus de lions.... Les gens s'en fichent complètement. Simplement la gazelle c'est beau(...). Le message du respect, c'est un message qui passe bien. Je ne suis pas sûr que des messages plus compliqués passent.

Les tenants de l'approche positiviste quant à eux visent une acquisition de connaissances et une adoption d'un comportement civique responsable fondées sur les connaissances scientifiques des experts. Dans ce cadre, l'exposition peut éventuellement présenter des controverses scientifiques, mais il s'agit surtout d'apporter des réponses scientifiques qui disent aux citoyens quels comportements adopter :

Muséologue 6 : *pour moi le rôle du musée d'histoire naturelle, c'est de se limiter à un champ scientifique et d'être le plus objectif possible. On doit rester dans un champ scientifique : on apporte des données, c'est au visiteur après peut être à continuer, à se poser des questions, à aller au-delà en essayant de comprendre par lui-même avec d'autres moyens comment les choses peuvent se compliquer avec des aspects politiques.*

Muséologue 3 : *le message fort, c'est connaître pour mieux gérer. Sans la connaissance de départ, du vivant et du fonctionnement des écosystèmes, on a du mal à réfuter les interprétations alarmistes avec des arguments forts au niveau scientifique. Le Muséum a sa place pour faire passer son message fort : voilà comment nous on se positionne par rapport à tel problème d'environnement. C'est tout à fait légitime et nécessaire.*

Mais il existe aussi les tenants d'une approche socialement critique telle que définie par Robottom et Hart (1993), approche partagée par l'ensemble des ethnobiologistes et par la moitié des muséologues interrogés. Celle-ci vise le développement d'un engagement personnel et collectif en vue d'un agir pertinent pour changer les réalités sociales et environnementales. Elle repose sur une investigation critique et collaborative des problèmes environnementaux d'une part et d'autre part sur une analyse critique des valeurs, des positions, et intérêts mis en présence « cette analyse critique est nécessaire pour rendre explicite la nature contradictoire et conflictuelle des réalités sociales et politiques qui se trouvent au cœur du problème étudié » (Liarakou, Flogaitis, 2000). Cette approche repose donc sur la présentation des conflits sous-jacents. Il en résulte que l'exposition devrait aborder les questions environnementales dans toutes leurs complexités, dans une approche contextuelle et pluridisciplinaire intégrant les aspects scientifiques, mais aussi économiques, éthiques, politiques, techniques et sociaux :

Muséologue 4 : *L'éducation à l'environnement doit poser les problèmes dans leur globalité.*

Vouloir montrer que les politiques liées à l'environnement touchent à des choix de société implique de montrer qu'en fonction des sociétés et des cultures, les questions environnementales sont abordées différemment ; ce qui génère parfois des conflits culturels :

Muséologue 7 : *il faut aussi introduire (...) les différentes cultures, c'est d'autant plus important à l'époque de la mondialisation : comment les différentes grandes civilisations et grandes cultures ont traité voire intégré ce problème de l'environnement ?*

Et cela revient à dire, comme le souligne Joël de Rosnay (1991), que les sciences de l'environnement sont une culture de la complexité :

Ethnobiologiste 3 : *En environnement, il y a beaucoup d'à priori, beaucoup de poncifs, beaucoup de discours qui tendent à dire que l'environnement se dégrade. Il faut faire un état des lieux, pour faire comprendre quels sont les enjeux réels, montrer que c'est très compliqué et peut être montrer justement la diversité des formes d'environnements, la diversité des façons dont on se pose les questions en fonction du contexte géographique, du contexte historique et de montrer la relativité des questions qui se posent. C'est peut-être pas évident.*

Dans cette perspective, le musée devient un musée citoyen, un lieu qui privilégie, par rapport à l'école, une approche globale et interdisciplinaire :

Muséologue 1 : *Je crois au musée citoyen qui donne l'occasion aux autres de s'informer, de se poser des questions, de rencontrer les questions des autres éventuellement et de s'apercevoir que rien n'est simple et que justement, pour que chacun se fasse son opinion, il faut qu'il se situe par rapport à un ensemble. Donc je crois que c'est un développement obligé du musée.*

Muséologue 4 : *Le musée devrait pouvoir plutôt souligner la complexité, mettre en relation, car à l'école on a le plus souvent un apprentissage disciplinaire et on ne va pas relier tout ça. (...)Le musée ne doit pas privilégier l'acquisition réellement de concepts durs mais la mise en relation de concepts de différentes disciplines pour l'approche globale.*

Alors que certains collègues soulignent clairement que le commissaire scientifique d'une exposition ne doit pas être trop militant, d'autres défendent des positions plus tranchées :

Muséologue 8 : *dans l'éducation à l'environnement, qu'elle est la place que peut avoir une institution d'Etat par rapport aux associations militantes, et donc par rapport au pouvoir ? Parce que faire de l'éducation à l'environnement, c'est aussi être militant quelque part. Et être militant, c'est s'opposer éventuellement à des choses qui sont en*

place. Est-ce que le Muséum doit avoir cette action de poil à gratter ? Les individus sans doute, l'institution, je ne sais pas.

Muséologue 7 : vous avez un rôle scientifique mais aussi un rôle social, un rôle d'éducation sociale d'apprendre aux gens à bien voter dans les décennies qui viennent. Le rôle éducatif du muséologue est important. (...) Je crois que c'est important d'avoir un impact sur l'électeur, sur quelqu'un qui va avoir à voter. De rendre les gens citoyens. Quand elle est bien faite, l'exposition a un impact sur le citoyen et le futur électeur (...). A partir du moment où les problèmes de conservation, de préservation de la nature sont liés à des problèmes économiques, à des problèmes socio-économiques (...) le musée se doit d'informer, de prendre parti avec réalisme : il faut toujours avoir en tête les problèmes socio-économiques.

Nous défendons que le Muséum, en tant que service public de recherche et d'enseignement, devrait être présent sur le front des questions sciences/société. Mais être présent ne signifie pas défendre un point de vue particulier, d'ailleurs lequel pourrait-il défendre ? Il s'agit bien au contraire de mettre en perspective les diverses approches, d'éclairer nos concitoyens sur des problématiques environnementales.

Mais alors pourquoi les tenants d'une approche socialement critique n'arrivent-ils pas davantage à faire évoluer les expositions du Muséum ? Il nous semble que la première raison, la plus fondamentale, est qu'un réel débat sur cette question n'a jamais eu lieu au sein de notre établissement. La deuxième raison, découle de la première, les évaluations réalisées sur les diverses tentatives entreprises ont très rarement nourri la réflexion des personnes susceptibles de fixer le cadre de la politique culturelle du Muséum. Ce terrible constat est-il dû à de la négligence, à un désintérêt pour ces questions ? Toujours est-il que certains collègues pensent qu'il serait tout à fait inopportun de fixer un cadre qui pourrait s'avérer trop contraignant. Mais plus profondément, ne peut-on déceler une difficile acceptation des profondes mutations vécues au sein des institutions muséales et surtout de la professionnalisation qui en découle ? Ainsi, alors même que le Muséum, par un changement profond de ses statuts, vit un moment important de son histoire il nous semble tout à fait illusoire de faire l'impasse sur une telle réflexion.

Au-delà de ces problèmes structureaux, d'autres arguments peuvent être invoqués, tels que la difficulté à muséographier des discours contradictoires³ :

Muséologue 4 : *je pense que le problème, c'est qu'on n'ose pas montrer la complexité parce que les gens ont peur : « c'est trop compliqué, on va affoler les gens ».*

Ecologue 1: *culturellement, on n'est pas préparé à ça. Ces expositions sont difficiles à saisir par les gens qui n'entrent pas vraiment dans le jeu*

C'est pourquoi les activités culturelles apparaissent pour de nombreuses personnes interrogées comme une occasion plus pragmatique de présenter le débat. En effet, l'ensemble des actions culturelles accompagnant nos expositions temporaires et/ou permanentes, ont comme but essentiel de donner une dimension culturelle et sociale en valorisant les débouchés pratiques des recherches actuelles, et en tentant d'en analyser les effets (Girault, Guichard, 2000 ; Lemire, Girault, 2001).

4 - Des outils, des espaces pour susciter un débat chez les visiteurs

Le débat étant effectivement difficile à « muséographier », les muséographes ont recherchés des solutions qui mettent en scène, au sein des expositions, d'autres types de médiation. Nous étudierons donc successivement l'utilisation d'interactifs, et la mise en place d'espaces conviviaux (coin lecture, café débats).

Dans le cadre de l'exposition « Forêt du monde, forêts des Hommes », ainsi que le souligne dans un entretien l'un des conseillers scientifiques de l'exposition, il était difficile d'aborder les différents usages de la forêt : *« quand on a travaillé sur « Forêts du monde, forêts des homme » c'était très compliqué ; Il fallait donner des éléments de réflexion au public et en même temps ne pas imposer notre point de vue. La question des forêts dans le monde ne peut pas être isolée de l'ensemble des problèmes d'énergie, des rapports nord-sud et en même temps, on ne pouvait pas faire une exposition sur les problèmes du monde. Il faut à la fois cadrer la thématique tout en donnant la possibilité aux visiteurs de sentir qu'il existe de nombreuses autres interactions ».*

Pour tenter de répondre à cet objectif, les muséologues ont décidé de réaliser un interactif « Forum forêts » qui avait pour fonction de susciter un débat entre

³ Dans ce cadre, voir la réflexion proposée par Raulin-Cerceau, Bergandi, Drouin, 2000.

préservation et exploitation. Si aucune évaluation formelle n'a été réalisée, la conceptrice du dispositif nous a fait part de ses critiques:

- peu de visiteurs l'ont utilisé de façon pertinente et cela a plutôt constitué « un défouloir » pour un certain nombre d'usagers ;
- avec du recul, il semble que les questions étaient trop vastes, et que pour faciliter l'émergence d'un débat, celui-ci doit être mieux cadré ;
- cependant, il ressort très nettement l'intérêt de présenter plusieurs points de vue (bûcheron, écologue, philosophe, agriculteur-chasseur, industriel de la pâte à papier...).

Dans le prolongement de cette action, un dispositif interactif du même type installé au sein de l'exposition « Nature vive » proposait aux visiteurs de prendre part à un vote sur la décision de création d'une autoroute qui menace la survie d'un scarabée : le pique prune. Pour approfondir leur point de vue, ils pouvaient consulter à loisir les positions et les avis de différents experts. Par ailleurs, les internautes pouvaient également participer à ce débat en se rendant sur le site du Muséum. Voici quelques pistes de réflexion tirées d'une analyse plus complète du sujet (Vidal, Parent 2001). Du 5 décembre 2000 au 20 Avril 2001, 6194 visiteurs ont pris part au vote, et 1644 ont pris la peine de laisser un message sur le dispositif interactif :

Marine et Dorothee « *l'homme devrait prendre conscience des destructions qu'il engendre. Il cause la perte de magnifiques espèces. Il devrait les protéger au lieu de les détruire pour que la génération future ait le plaisir de voir les animaux évoluer dans leur environnement pensez au loup et aux ours* »

Emmanuelle : « *je pense que l'autoroute est une bonne chose sauf qu'il détruit la nature. A part ça la présence de scarabée n'est peut-être pas utile à la vie de l'homme* »

D'après les responsables du projet, « Les visiteurs de l'exposition semblent avoir un vote plus radical que l'internaute. Une meilleure sensibilisation aux questions de la protection de la nature peut en être également la cause. Mais il ne faut pas négliger non plus l'impact émotionnel et le poids symbolique d'une telle exposition.... que quelques pages de présentation et quelques photographies ne peuvent remplacer. »(Vidal, Parent 2001)

Ces deux exemples montrent comment les dispositifs interactifs intègrent le visiteur dans une démarche participative de confrontation de points de vue. Dans la même

perspective, certains musées de sciences⁴ commencent à intégrer dans leurs espaces d'exposition des cafés-débat, sur le modèle des cafés-sciences ou cafés-philos qui se multiplient partout en France.

Le service d'action culturelle du Muséum a proposé lors de l'accueil de l'exposition itinérante « Nature en tête »⁵ un café-débat situé en fin de parcours dans l'exposition. Chaque dimanche, un débat était proposé aux visiteurs : six débats ont porté sur des thèmes d'actualité en référence à l'exposition, pour les six autres le thème n'était pas imposé. Une observation non formelle de ces débats montre leurs limites : peu de personnes présentes, peu de réelles discussions qui consistaient le plus souvent en une demande d'informations sur le contenu de l'exposition et sur sa mise en scène. Différentes hypothèses peuvent être formulées : peu de personnes avaient eu connaissance de l'opération, ce qui explique la maigre affluence, mais il faut noter surtout que les visiteurs ont peu l'habitude de prendre la parole de manière organisée et argumentée. Les interactions entre les visiteurs n'ont pas réellement fonctionné.

Pour autant, l'installation du café-débat ne constitue pas un échec total. Le café, outre son utilisation comme lieu de repos, apparaît comme un espace qui permet aux visiteurs de discuter entre eux de l'exposition, d'échanger et de confronter des points de vue : « le café a une action qui facilite l'interprétation au sein des groupes en permettant une meilleure imprégnation de l'exposition tout en favorisant les rapports sociaux dans le groupe, mais elle reste du domaine du potentiel » (Richard, 2000b).

Il apparaît ainsi à travers des enquêtes que le café-débat constitue un lieu convivial, propice à la discussion et à la réflexion. Plus précisément, « les avis sur l'aménagement d'un café au sein de l'exposition sont très positifs : (...) le café représente pour 3 personnes sur 10 l'attrait d'un endroit où réfléchir, discuter de l'exposition et ceci de manière conviviale » (Richard, 2000a).

Une comparaison avec un autre type d'espace proposé en fin d'exposition (le coin-lecture de l'exposition « Pas si bêtes, 1000 cerveaux, 1000 mondes » présentée dans la

⁴ A titre d'illustration le café-débat lors de l'exposition Cités, Citoyenneté à la CSI de la Vilette, ou encore le café-sciences du CCSTI de Caen.

⁵ Cette exposition, créée par le Musée Ethnographique de Neuchâtel explorait l'émergence des préoccupations environnementales et confrontait différentes représentations sur la nature et l'environnement. Elle a été accueillie par le Muséum pendant environ trois au printemps 2000.

Grande Galerie de l'Evolution au même moment que l'exposition « Nature en tête », montre clairement la spécificité de l'espace café. Les visiteurs s'y attardent plus longtemps : « le café de « Nature en tête » retient plus les visiteurs que le coin-lecture de « Pas si bêtes ! 1000 cerveaux 1000 mondes ». De plus, on a pu constater que si moins d'un visiteur de Natures en tête sur 10 fait un simple passage (debout) dans le café, ils sont plus de 5 sur 10 dans le coin-lecture de « Pas si bête » à ne pas s'asseoir» (Richard, 2000b).

Ces exemples démontrent que l'exploitation de la convivialité de certaines mises en scènes favorise la discussion et constitue une première approche du débat entre visiteurs.

Conclusion

Que peut-on conclure de cette étude sur la réalité d'un musée forum ?

Le premier constat est qu'au sein de cette institution, nous ne donnons aux visiteurs que très rarement accès à une information plurielle, et que nous ne formulons pas le plus souvent, les diverses théories scientifiques, les conflits de représentations qui sont en jeu. Ce mode de traitement des problématiques scientifiques a notamment pour conséquence de ne pas favoriser l'émergence d'un débat entre les visiteurs eux-mêmes.

Nous avons également montré que la notion même de « musée forum » n'était pas partagée par l'ensemble des chercheurs de notre institution. Certains d'entre eux craignent de voir le Muséum se transformer en un lieu de communication militante. De plus, compte tenu des divergences de point de vue, qui pourrait prétendre parler au nom du Muséum ? Cette réserve souvent formulée traduit cependant une vision caricaturale de la fonction d'un musée forum. En effet, il ne s'agit nullement d'imposer un nouveau mode de pensée, mais bien au contraire de présenter, avec un regard multiple, des faits scientifiques ou des applications liées aux biotechnologies. D'une façon lapidaire nous pourrions dire que la notion de « musée forum » n'est pas en débat au sein de notre institution.

Cette évolution est-elle irrémédiablement bloquée ? Nous prétendons, aux regards des résultats de notre analyse, que s'il est très difficile de susciter un débat au sein même d'une exposition, celui-ci peut émerger dans les actions d'accompagnement. Des

expérimentations ont été tentées : les jeudis du Muséum, les Week-end cerveaux, les ciné-débats réalisés dans des salles d'art et essais... (Girault, Guichard 2000 ; Lemire, Girault 2001). A partir de ces questionnements et fondés sur l'examen des différentes expériences menées au sein des musées, la recherche en muséologie s'efforce de théoriser des pratiques muséales novatrices, mais aussi d'aller plus loin dans la compréhension des processus de la médiation.

Bibliographie :

Abric J.C. (1988) : *Coopération, compétition et représentation sociale*. Cousset, Del Val.

Arpin R. (1999) : *La fonction politique des musées Les grandes conférences Musée de la Civilisation Québec, Canada*.

Blandin P., Galangau-Quérat (2000) : Des « relations Homme Nature » à l'Homme facteur d'évolution » : genèse d'un propos muséal. *La muséologie des sciences et ses publics*, Eidelman, Van Praët (eds), 339p, 31/52.

De Rosnay J. (1991) : *L'écologie et la vulgarisation scientifique. De l'écocitoyen à l'écocitoyen*. Les grandes conférences du Musée de la Civilisation, Edition Fides. 46p.

Girault Y., Guichard F. (2000) : *La politique des publics du service de l'action pédagogique et culturelle du Muséum*. In *La muséologie des sciences et ses publics*. Education et formation PUF. Eidelman J., Van Praët M. (EDS).

Girault Y., Guichard F. (1995) : *Problématique et enjeux du partenariat école/musée à la Grande Galerie de l'Évolution*. Publics et Musées, 7.

Habermas J. (1992) : *L'espace public trente ans parès* , Quaderni , no 18.

Lemire F., Girault Y. (2001) : *Du musée témoin au musée acteur de la société : l'accompagnement culturel d'une exposition, objectifs, publics, stratégies*. La revue de l'OCIM, No ,

Levy-Leblond J.M. (1996) : La pierre de touche. La science à l'épreuve, Paris fayard, Folio.

Liarakou G., Flogaitis E. (2000) : Quelle évaluation pour quelle éducation relative à l'environnement ?, in Education Relative à l'Environnement, Regards Recherches Réflexions, vol. 2, Luxembourg, Fondation Universitaire Luxembourgeoise, Montréal, Université du Québec à Montréal, pp.13-29.

Marzolf H. (1997) : Une nouvelle entente pour les musées : ouverture ou menace. Muse, Vol. 14, No 4 et Vol 15, No 1, p 67.

Peignoux J., Galangau-Quérat F. (2000) : Du concepteur au visiteur : la chaîne de coopération in la muséologie des sciences et ses publics, Eidelman, Van Praët (eds), 339p, 219/236.

Rasse P. (1999) : Les musées à la lumière de l'espace public, Histoire, évolution, enjeux. L'Harmattan, logiques sociales.

Raulin-Cerceau F., Bergandi D., Drouin JM., (2000) : Histoire et mise en scène des controverses: le cas de météorites et de l'origine de la vie, in Actes de colloque: Des expositions scientifiques à l'action culturelle, des collections pourquoi faire?, Girault (dir.), Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, pp.260-271.

Richard N., (2000a) : Les visiteurs de Nature en tête, F. Lafon (dir.), Observatoire permanent des publics, Grande Galerie de l'Evolution.

Richard N., (2000b) : La sociabilité dans les musées scientifiques et techniques. De la stimulation des interactions sociales à l'animation, Mémoire de Maîtrise, E. Vareille (dir.), Université de Dijon.

Robotom I., Hart P., 1993, Research in Environmental Education. Engaging the debate. Victoria, Deakin University.

Parent A., Vidal G., 2001, Musée de science en ligne, vote et message électronique. Communication au colloque de Minneapolis, Internet research 2.0 ; 10/14 octobre 2001.